

ALEX EVANS

# L'ÉCHIQUIER DE JADE



# L'ÉCHIQUIER DE JADE

(EXTRAIT)

Collection sous la direction d'Audrey Alwett

© **Éditions ActusF**, collection Bad Wolf, mai 2018

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-881-9 // EAN : 9782366298819

# 1

---

## Magie moderne et vieux démons



PADMÉ

— ... Donc, il s'arme ici et en visant, il faut penser à bien le caler, car le recul est très puissant. Il est déjà fichtrement lourd...

— Il est lourd comment ? fit Adnan en me le prenant des mains. Bigre ! C'est un obusier !

— Presque.

Étouffant un soupir, je repris le Peterson 112 au canon gravé de symboles, tandis que mon confrère s'écroulait dans son fauteuil en rotin et tamponnait son front dégarni. Nous étions une douzaine ce soir-là dans la salle du premier étage du Naga Noir. Cette auberge nous servait de lieu de réunion informel depuis des années. Les pales du ventilateur menaient une bataille perdue d'avance contre la chaleur étouffante de la saison sèche. Sous les boiseries noires du plafond, la fumée du tabac-cannelle se dissipait dans le néant. J'aurais bien aimé

être sur ma terrasse à jouer aux échecs avec ma fille, tout en sirotant une limonade sous la brise du large. C'était Tanit, mon associée, qui aurait dû faire ce cours sur les armes anti-démon, mais elle avait pris quelques jours de congé pour se ressourcer sur l'un de ces casinos flottants qui sillonnaient la Mer de Saphir. Je m'étais donc retrouvée à sa place.

Quelques mois auparavant, nous avions décidé d'officialiser nos réunions et créé une société savante : la Société Jartienne d'Étude de la Magie. Un nom très banal, mais nous n'allions pas nous lancer dans des formules ronflantes comme les Compagnons des Arcanes, la Confrérie des Occultistes ou autres balivernes. Nous autres, sorciers modernes, étions des gens sérieux. Les temps où ceux qui pratiquaient notre art s'exhibaient dans des accoutrements extravagants et lançaient des sortilèges spectaculaires pour épater le chaland étaient révolus. En ce siècle d'acier et de charbon, tout se devait d'être sobriété, rationalité et rigueur. Nous étions entrés dans une nouvelle ère de sciences et de découvertes. Le monde était devenu un terrain d'étude. Le *Pouvoir* n'y échapperait pas.

Le *Pouvoir* ou magie, cette énergie indétectable pour la plupart d'entre nous, circulait entre plusieurs univers sur un cycle de près d'un millénaire. Après avoir quitté le nôtre pendant environ quatre siècles, il réapparaissait depuis quelques dizaines d'années. Seuls de rares individus appelés chamanes avaient le *don* : celui de le percevoir et, parfois, le manipuler. Malheureusement, en quatre cents ans, on avait presque entièrement oublié comment l'utiliser. Les sorciers d'antan prenaient rarement la peine d'écrire des livres. Ceux qui l'avaient fait les avaient dissimulés, inquiets de les voir tomber dans de

mauvaises mains. Ensuite, les adeptes de la Voie Sacrée, cette religion qui avait déferlé sur le continent plus de trois siècles auparavant, avaient nié l'existence de la magie et détruit tous les grimoires dont ils avaient pu s'emparer. De l'ancien savoir, il ne restait plus que quelques textes épars et des masses de superstitions. De plus, le *Pouvoir* se révélait peu adapté aux usages de notre époque : il se jouait des lois de la physique et ne pouvait se quantifier par des unités. Il possédait trois formes dont une seule pouvait être détectée par des appareils de mesure et avait le chic pour interagir avec d'autres entités incommensurables telles que le karma ou le destin. Malgré tous ces obstacles, certains esprits hardis comme mes confrères et moi-même en avions fait notre métier. Cependant, nous nous interrogeons régulièrement sur sa place et la nôtre dans le monde moderne, comme ce soir-là.

— Et les cartouches ? demanda Ajit en s'éventant avec son journal. Doit-on leur faire subir un rituel, aussi ?

— Non, pas besoin, répondis-je. Le sortilège est dans la carabine. Autrefois, certains démonistes ont effectivement tenté d'enchanter des flèches, mais ça ne semble pas avoir été plus efficace.

— De toute façon, une suffira, ricana Adnan. T'auras pas le temps de recharger.

— D'habitude, aux temps anciens, énonça pensivement Thandi du fond de son fauteuil, on confiait l'arme magique à quelque guerrier valeureux qui allait se coltiner le démon, tandis que le sorcier surveillait les opérations de loin. Il n'y avait guère que les démonistes pour affronter directement ces créatures, mais la plupart étaient des prêtres...

— Si tu vois passer un valeureux guerrier, montre-le-moi !  
Le temps des héros est révolu.

— Ces exposés sont d'un déprimant... reprit langoureusement Ajit. Je préférerais quand on se contentait de venir siroter du punch et échanger les derniers potins.

Je ne relevai pas, me contentant de remettre le Peterson dans son étui. Après tout, en tant que société savante, nous nous devons de discuter science. Aussi, chaque mois, l'un d'entre nous faisait un exposé sur un sujet de son choix pour résumer les dernières découvertes. Tanit, naturellement, avait opté pour les démons. Ces mystérieux prédateurs venus d'univers parallèles au nôtre avaient la réputation de dévorer le premier être à leur tomber sous la griffe, dent ou tentacule. Une fois écartés les légendes, mythes et superstitions, nous en savions très peu sur leur compte.

Tamara referma le *Traité de démonologie générale*, une compilation vague et imprécise d'ouvrages antérieurs, perdus pour la plupart.

— Heureusement que ces bestioles n'apparaissent pas aussi souvent que le prétendent les journaux. Combien de vraies observations de démons, as-tu dit ?

— Quatre cas officiellement documentés et sept officieux en vingt ans sur toute la planète, répondis-je.

— J'en connais personnellement deux autres, soupira Adnan en tirant sur son narguilé.

— Moi aussi, ajoutai-je.

En théorie, ces êtres n'auraient dû apparaître chez nous que lorsqu'une *faillie*, une communication accidentelle entre notre monde et le leur, s'ouvrait quelque part, un événement

rarissime. Cependant, c'était sans compter sur la nature humaine. En effet, si les sortilèges demandaient un prix élevé de la part des hommes, il n'en était pas de même des créatures surnaturelles, elles-mêmes constituées de magie. Aussi le plus simple pour un individu était-il de convaincre ou d'obliger un être surnaturel de faire le travail à sa place. Des millénaires auparavant, des mages avaient trouvé le moyen de lier des démons à des talismans, les arrachant à leur univers pour leur faire exécuter toutes sortes de tâches. Naturellement, ces créatures détestaient un tel traitement. Elles se rebellaient à la première occasion avec des conséquences désastreuses. À présent, si les mages avaient disparu, certains de leurs talismans subsistaient encore, dépourvus de tout mode d'emploi, dissimulés dans des caches, au fond de temples ou de tombeaux et pouvaient être activés accidentellement par la personne qui avait le malheur de les découvrir. La plupart des apparitions modernes de démons venaient de là.

Thandi se leva et commença à verser à la ronde un rhum où flottaient des glaçons.

— Et comment se sont résolues toutes ces apparitions ?

Je jetai un regard à mes notes :

— Dans sept cas, la créature avait été ouverte aux négociations et on avait pu la renvoyer chez elle. Dans deux cas, elle était morte rapidement, ne supportant pas l'environnement terrestre... Et dans deux, elles ont été tuées après un affrontement meurtrier.

— Je préférerais nettement la négociation, commenta Adnan. Le Peterson ensorcelé, c'est bien en théorie, mais encore faudrait-il avoir le temps de viser...

Mes confrères opinèrent en silence.

— Moi, je n'ai jamais tenu d'arme, grogna Tamara.

— Ouais, renchérit Ajit, on n'est pas d'anciens soldats comme Tanit. Il faudrait un truc qui soit à la portée d'un citoyen ordinaire.

Je soupirai une nouvelle fois en portant le rhum à mes lèvres. On en était tous là. Heureusement que la probabilité d'avoir affaire à l'une de ces créatures était très faible.

Les pas de plusieurs individus résonnèrent dans l'escalier et deux coups brefs furent frappés à la porte. Elle s'ouvrit presque immédiatement sur la figure familière, pour ne pas dire agaçante, de l'Inspecteur Kwazi avec son crâne chauve et sa grosse moustache. Deux policiers en uniforme se tenaient derrière lui. Ma main se crispa sur mon verre. Venait-il m'arrêter pour détention illégale d'une once de jus de lotus noir ? Cependant, à la lumière de la lampe à gaz, son teint me sembla évoquer la cendre. L'homme était terrifié. Il jeta à la ronde un regard hanté :

— Bonsoir Mesdames et Messieurs. Un démon est actuellement en train de ravager le secteur nord des Sept Cadrons. Nous sommes venus vous chercher pour le mettre hors d'état de nuire.

Il y eut un instant de silence consterné pour les uns, stupéfait pour les autres. Même si nous étions en train d'en discuter de façon théorique, ce genre de mauvaise nouvelle arrivait toujours trop tôt.

— Pourrions-nous en savoir plus, Inspecteur ? finis-je par articuler.

Il évita mon regard.



— Je vous expliquerai en route. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Thandi étira sa silhouette élancée en se levant de son fauteuil.

— C'est que... Nous avons peut-être besoin de matériel, balbutia-t-elle.

— Oui, pourriez-vous nous dire de quel type de démon il s'agit ? ajouta Tamara en déroulant ses formes amples, drapées dans un châle à fleurs.

Kwazi grimaça.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Il y a deux heures, un homme s'est, semble-t-il, jeté sur le cabaretier dans une taverne. Lorsque des clients se sont interposés, il s'est transformé en un monstre d'environ trois mètres de haut, velu, avec deux paires de bras, d'après les témoignages à peu près cohérents que j'ai recueillis. Les gens se sont rués au-dehors, provoquant la panique dans le quartier. Peu de temps après, c'est une vendeuse de cigarettes qui a soudain pris l'apparence de cette créature et a happé un bébé du dos de sa mère avant de disparaître. Cela vous évoque-t-il quelque chose ?

Nous échangeâmes un regard sombre.

— On dirait un changeforme, murmura pensivement Adnan.

— Oui, un prédateur qui peut prendre l'apparence de n'importe quel être vivant qu'il a vu, renchérit Thandi.

— Je crois qu'ils sont également télépathes, soupirai-je. Mais comment est-il venu là ?

— Je n'en sais pas plus que vous ! s'exclama Kwazi. Pouvez-vous le neutraliser ?

— Hum... Aux temps anciens, on disait qu'ils portaient un bouclier de magie, comme une carapace invisible, et que leur cuir était si coriace qu'il résistait à la plupart des armes tranchantes... Seuls certains sortilèges et talismans avaient quelque effet. J'ignore si une balle moderne un peu ensorcelée ferait mieux, fis-je en désignant le Peterson 112.

— Eh bien, utilisez les sortilèges !

Ajit secoua vigoureusement la tête. Ses nattes volèrent devant son visage.

— Nous n'en avons pas. Les connaissances pour les tisser se sont perdues. La magie moderne n'en est qu'à ses débuts, Inspecteur.

— Mais on ne peut pas laisser ce monstre dévorer des gens à travers toute la ville !

— Si on sait où il est, on peut essayer de l'emprisonner dans un pentacle, murmurai-je.

— S'il accepte de ne pas bouger pendant que nous le traçons ! protesta Thandi.

— Il ne faut surtout pas lui faire peur... fit pensivement Tamara. Ces créatures sont habituellement terrifiées quand elles atterrissent chez nous et cela les rend agressives et imprévisibles.

Personne ne releva le commentaire. J'épinglai les pans de mon sari pour pouvoir courir au besoin. Sans un mot, l'Inspecteur Kwazi s'engouffra dans l'escalier. Thandi et Ajit le suivirent mécaniquement. J'empoignai le Peterson 112 avec son coffret d'accessoires et leur emboîtai le pas. Mais pourquoi faisais-je ce métier ?

L'autotracteuse de la police eut du mal à se frayer un chemin à travers la foule qui emplissait les rues autour des Sept

Cadrans, vidé de ses habitants. Le quartier était celui qui abritait les voleurs, assassins, trafiquants et autres professions qui même ici, à Jarta, une cité aux idées larges, s'avéraient illégaux. Dans la ville de l'argent et de la libre entreprise, on ne plaisantait pas avec la propriété privée. Le vol était aussi sévèrement réprimé que la violence et le meurtre. Tandis que la faune du quartier avait trouvé refuge dans les rues adjacentes, les honnêtes citoyens, terrifiés, s'étaient claquemurés dans leurs maisons. La police tentait tant bien que mal de maintenir un semblant d'ordre. Presque ironique si l'on se rappelait qu'en temps ordinaire, aucun représentant de la loi n'osait s'approcher de l'endroit. Tandis que notre véhicule aux suspensions défunctes sursautait avec fracas sur le moindre pavé, mon cœur battait dans ma poitrine comme une dizaine de tambours de guerre. Malgré des années passées à essayer les obus, difficile de se débarrasser de la peur galopante qui laboure l'esprit et les entrailles. Je connaissais trop bien les changeformes. Sans nul doute, Tanit aurait été parfaitement dans son élément. Je tentai d'imaginer un plan, mais à part le pentacle, je n'avais aucune autre idée. Comme d'habitude à ces moments-là, je pensais à Jihane. Certes, j'avais mis de côté suffisamment d'argent pour lui payer une vie décente et des études. Mais à treize ans, elle avait encore besoin d'une mère. Il allait falloir sortir vivante de la situation...

Un mélange d'odeurs d'eau stagnante, de déjections et de pourriture me saisit à la gorge, faisant remonter des bouffées de souvenirs peu agréables. Mes estimés confrères plissèrent le nez. Certains portèrent un mouchoir à leurs narines. Pour la

plupart, c'était leur première visite à cette partie pittoresque de la cité. Seule Tamara que son excentricité avait poussée à s'installer entre les Sept Cadrans et le Port ne semblait pas incommodée.

Les freins de l'autotracteuse grincèrent, la chaudière libéra sa vapeur dans un sifflement strident et nous nous arrê tâmes. Nous descendîmes derrière l'inspecteur et je reconnus la Place des Pendus, l'entrée du quartier. L'endroit n'était éclairé que par les phares des véhicules de police et les méduse-lampes brandies par quelques personnes. Une centaine de soldats lourdement armés, avec même un petit canon, se tenait à l'endroit où s'étaient dressées les anciennes potences. Des journalistes étaient là également, leurs flashes trouant les ténèbres, dès que nous ouvrîmes la portière. L'un d'eux semblait recueillir les impressions des habitants derrière notre véhicule, car par-dessus le vacarme, j'entendis une voix de femme imbibée de tabac hurler :

— Je vous le dis, moi, c'est encore un coup de ces richards ! Ce démon, c'est pour nous déloger de chez nous et construire des piaules de luxe !

— Ouais, renchérit une autre, c'est la Ligue des Sept Vertus ! Ils veulent faire le ménage, comme ils disent !

Je poussai un soupir en m'avançant dans l'air chaud, chargé des remugles produits par des milliers de gens vivant ensemble sans le moindre égout. À trois mois des élections, le moindre incident devenait un enjeu politique. Alors un démon... Pas surprenant que les autorités, d'habitude peu enclines à s'occuper de leurs citoyens les plus pauvres, aient réagi aussi vite. À Jarta, même les pauvres votaient...

Une autre sensation, aussi légère que la caresse d'une plume, m'effleura : une onde de *Pouvoir* pulsatile, rapide. Mon cœur rata un battement. Le démon était bien là quelque part.

— Par ici ! aboya Kwazi d'un ton impatient qui cachait mal sa peur.

Nous le suivîmes jusqu'à l'autre côté de la place. Devant nous, les Sept Cadrons étaient aussi sombres, vides et silencieux que la Vieille Nécropole. Ce quartier vivait la nuit. C'était la première fois que je le voyais ainsi.

Nous fûmes rejoints par le capitaine de la troupe de soldats.

— Bonsoir Messieurs-Dames, fit-il courtoisement.

Nous ne fîmes pas de commentaires. Le titre de Maître ou Maîtresse, donné aux anciens sorciers, mages et autres enchanteurs, avait du mal à s'imposer. Pour ceux qui n'avaient jamais eu affaire à la magie, nous n'étions guère plus que des charlatans.

— Que pouvez-vous nous dire de ce démon ? Comment peut-on l'abattre ?

Nous lui répétâmes ce que nous avions déjà dit à l'inspecteur. Son visage s'assombrit.

— Je vais demander du renfort. Vous possédez bien heu... un don spécial qui vous permet de sentir la proximité de ces choses ?

— En effet, confirma Tamara.

— Le plan est de quadriller le quartier à sa recherche. Chacun d'entre vous va rejoindre une unité qui le traversera vers le Nord, jusqu'au Port Fluvial. Si vous notez quelque chose de suspect, nous lancerons une fusée éclairante. Nous verrons bien si elle peut résister à une dizaine de fusils modernes.

— Elle va simplement disparaître dès qu'elle nous aura sentis, grommela Thandi. Ou prendre la forme de l'un d'entre nous.

Il y eut un silence.

— L'idée de Padmé n'est peut-être pas si mauvaise, articula pensivement Adnan.

— Laquelle ?

— L'enfermer dans un pentacle. Nous pourrions en tracer un tout autour des Sept Cadrans et au moins, l'emprisonner à l'intérieur.

— Personne n'a jamais tracé de pentacle aussi grand, objecta Thandi. Et d'ailleurs, quelle forme veux-tu employer ?

— La plus simple : le Cercle de Loi.

Je tentai de me remémorer les limites du quartier.

— Il est impossible de tracer une figure parfaitement circulaire tout en restant en contact avec le sol. Il y aura des murs sur le trajet.

— Bien sûr, opina Adnan, il y aura des zones de faiblesse. Mais au moins, nous saurons où il sera obligé de passer s'il veut sortir.

Le visage du capitaine exprima le plus intense des intérêts :

— Nous pouvons poster un canon devant chacune de ces zones.

— Tu crois qu'il se laissera encercler sans tenter de sortir avant ? commençai-je.

— Ce ne sont pas des créatures aussi intelligentes que les vampires. De plus, il doit être totalement choqué et terrifié d'être dans une dimension inconnue. Pour ne pas éveiller ses soupçons, on n'activera le pentacle qu'une fois qu'il sera fermé.

J'avais des dizaines de doutes sur ce plan, mais je n'en avais pas d'autres. J'armai le Peterson. L'homme pointa son doigt dans sa direction :

— Qu'est-ce que vous avez là, Madame ?

— Heu... Un fusil anti-démons. C'est un prototype de mon associée... elle a modifié une carabine destinée à la chasse aux éléphants.

Il haussa un sourcil :

— Un prototype ? Dans ce cas je vais vous laisser vous en servir. Je vais donner des ordres à mes hommes.

Tandis qu'il leur parlait, nous fîmes nos propres plans. Il nous fallait des bâtons, même symboliques, pour tracer le pentacle et ancrer le sortilège dans le sol. Certains sorciers d'antan avaient de superbes sceptres en bois précieux. D'autres de longues baguettes faites d'essences rares. Nous allions nous contenter de vulgaires stylos-plume, ce qui nous obligerait à être pliés en deux pendant tout le processus, une position peu glorieuse pour les héritiers d'un art aussi prestigieux et malsaine pour notre dos, comme le fit remarquer Tamara. Ses formes amples la rendaient particulièrement sensible à l'exercice. Je traçai également un plan approximatif des Sept Cadrons à la lumière des phares d'une autotracteuse pour nous partager sa périphérie en douze arcs de cercle. Chacun d'entre nous allait avoir le sien et tracer sa portion de pentacle pour rejoindre le début du suivant en se dirigeant dans le sens des aiguilles d'une montre.

## 2

---

# Le changeforme



PADMÉ

L'estomac en pelote, pliée en deux, la carabine pesant sur mon épaule et le bout de mon élégant stylo-plume dans la boue, je clopinais dans les rues vides, entourée d'une demi-douzaine de soldats nerveux et silencieux. Celle de tête portait l'une de ces nouvelles lampes-torches pour éclairer la voie, donnant aux maisons un aspect fantomatique. L'aura de *Pouvoir* pulsatile gardait la même intensité, me confirmant que nous allions dans la bonne direction. Je m'efforçais de poser les pieds bien à plat sur les détritres qui jonchaient le sol, regrettant pour une fois de porter des sandales et non des bottes, comme Tanit. Sans doute aurait-elle trouvé l'aventure très excitante. Moi, je n'avais qu'une seule envie : être ailleurs.

Nous ne tardâmes pas à tomber sur une masse sombre étendue en travers de la rue. La soldate braqua sa lampe dessus, révélant le cadavre d'un homme couvert de sang coagulé. Il ne



devait pas être mort depuis plus de deux heures. Le tatouage qui émergeait çà et là sur sa poitrine l'identifiait comme un membre du gang des Requins. Le manche d'un kriss dépassait sous ses côtes. Démon ou pas, les affaires continuaient dans les Sept Cadrans. Alors que nous allions le contourner, une ombre bougea sur ma droite, sous une statue décatie du Dieu Tricheur. Les hommes pilèrent et braquèrent leurs armes dans sa direction. Je me redressai. Je commençai à avoir sérieusement mal au dos.

— Ce n'est pas le démon, fis-je. Aucune onde de *Pouvoir* n'en émane.

La femme balaya le mur de sa lampe-torche. Le faisceau de lumière glissa sur le contour d'un chat qui cligna des yeux et nous examina, l'air perplexe. Un soupir collectif s'exhala dans la nuit. Nous repartîmes. Il n'y avait pas un souffle de vent. Pas un seul cri d'animal nocturne. Dans le silence absolu, le bruit de nos pas prenait toute la place.

— Hé, regardez ! s'écria l'un des hommes une centaine de mètres plus loin.

Un garçon d'une dizaine d'années, en haillons, squelettique, tournait en rond sur une petite placette. Il clopinait sans nous remarquer. Nous nous rapprochâmes. L'un des soldats fit un pas vers lui :

— Petit, tu ne devrais pas être là ! Il y a un démon qui rôde. Viens avec nous.

L'enfant ne lui prêta pas la moindre attention et continua sa déambulation hachée. La lampe-torche éclaira un visage couvert de taches claires et irrégulières et des yeux injectés de sang au regard vide.

— Ne vous approchez pas ! m'écriai-je. Il a la rage des mines. S'il vous mord...

Tout le groupe recula instinctivement. La soldate sortit son pistolet. Je lui saisis le bras. Rage des mines ou pas, je ne supportais pas l'idée de tuer un enfant. Même contagieux. Même mourant.

— Ne tirez pas.

Elle me lança un regard interrogateur.

— Vous allez attirer l'attention du démon. Il n'en a pas pour longtemps de toute façon.

Elle rengaina son arme. Nous reprîmes notre progression.

Dix minutes plus tard, je faisais la jonction avec le tracé de Tamara au croisement entre la rue du Chien Pendu et la rue des Moustiques. Je redressai enfin mon dos en compte. C'est alors que je perçus un changement dans l'aura pulsatile du *Pouvoir*. Elle se déplaçait. Elle se rapprochait. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma nuque.

— Le démon ! balbutiai-je.

— Quoi ? Où ?

Je me concentrai sur mes perceptions.

— Je crois qu'il se dirige non pas vers nous, mais vers un point... devant nous. Il a dû sentir le piège et avance vers un endroit qui n'est pas encore fermé... La fin du tracé de Tamara !

Oubliant ma fatigue, je me mis à courir, suivie des soldats. Il fallait que je la prévienne. Il fallait fermer le pentacle. Sinon...

Je vis bientôt son petit groupe à une centaine de pas devant moi, au bout de la rue des Moustiques. Il devait lui rester une vingtaine de mètres pour clore le cercle principal. L'aura était

tout proche et saturait mes sens. Tamara l'avait sentie aussi et s'était redressée, fixant les ténèbres. Une ombre immense se détacha du mur, sur sa droite. Je hurlai et décrochai le Peterson. Mais à cette distance, je risquais d'atteindre ma consœur à la place de la créature. Tamara hésita une fraction de seconde. Le prix à payer pour lancer un sortilège directement sur un être vivant était élevé. Cependant, elle leva la main et je sentis un train d'ondes de *Pouvoir* se diriger vers la silhouette. Celle-ci bondit, mais s'écroula lourdement sur le sol. Le sort l'avait ralentie. Tamara recula, mais à ma grande horreur, je la vis trébucher et tomber à la renverse. Les soldats tirèrent au même moment. L'impact des balles n'eut aucun effet. Le démon se redressa dans un rugissement de rage. Je braquai le Peterson dans la lumière incertaine. J'entendis Adnan crier un sort, loin devant. Un autre train d'ondes de *Pouvoir* arriva sur le démon et une flamme jaillit sur chacune de ses pattes. Sans réfléchir, je fis feu. Le recul de l'arme me propulsa en arrière et je me retrouvai étendue dans les immondices qui jonchaient la rue. M'en rendant à peine compte, je sautai sur mes pieds et réarmai. La créature chancelait. Je fis feu à nouveau, tandis que les soldats lui tiraient tous dessus en une salve ininterrompue. Elle s'écroula lourdement sur Tamara et ne bougea plus.

Alors que je m'approchais, cette dernière s'extirpa péniblement d'en dessous, grimaçant de douleur. Le sortilège qu'elle avait lancé avait sapé ses forces. Son bras droit, déformé par une fracture, pendait à son côté. Le changeforme gisait sur le sol, immobile. Une faible onde d'énergie pulsatile en émanait encore. Adnan arrivait aussi, pâle et essoufflé.

La cloche de l'horloge du Beffroi nous fit sursauter. Cinq heures. Quelques instants plus tard, deux véhicules de police nous rejoignaient dans un fracas de pistons et d'essieux, crachant des escarbilles. J'y saisis la cassette de premiers secours et entrepris d'immobiliser en écharpe le bras de Tamara, tandis que les soldats s'approchaient avec méfiance du cadavre du démon. Finalement, ils le soulevèrent et entreprirent de le hisser à l'arrière de l'une des autotractuses. Je saisis Kwazi par la manche :

— Inspecteur, Tamara est blessée. Il faut vite l'emmener dans votre véhicule...

Il sursauta, hésita et me lança un regard gêné :

— C'est que... Nous ne pouvons transporter de simples citoyens dedans, Madame.

— Hein ?

— Oui, il vous faudra l'amener chez un médecin par vos propres moyens car...

— Inspecteur, que diriez-vous d'une petite malédiction ? coupa Adnan d'une voix tremblante de rage malgré l'épuisement.

Aucun d'entre nous n'était en état d'en lancer une, mais le policier n'avait pas besoin de le savoir. Je pointai le véhicule des journalistes qui arrivait au fond de la rue :

— Je vous assure qu'une fois les événements de cette nuit rendus publics, il n'y aura pas un seul sorcier dans cette cité, professionnel ou amateur, qui n'ira pas de son petit anathème.

— Hum, hum... Où voulez-vous l'emmener ?

— Chez moi. J'ai ce qu'il faut.

— Heu... Et vous habitez bien derrière le parc des Trente Colonnes ?

— Exact.

— Heu... C'est de l'autre côté de la Baie. Si nous devons en faire le tour, cela nous prendra deux bonnes heures. Votre amie a l'air de pouvoir marcher. Que diriez-vous si nous vous déposons au pied du téléphérique ? Après, votre domicile n'est qu'à dix minutes.

Je grinçai des dents. Tout pour éviter de dépenser le précieux budget charbon des véhicules de la Cité. Et les billets du téléphérique seraient naturellement à notre charge. La ville n'envisageait même pas d'offrir un trajet en autotracteuse à une citoyenne blessée à son service. Mais l'inspecteur avait raison : ce serait le plus rapide.

— Je crois que je peux marcher un peu, souffla Tamara.

Il commençait à faire jour lorsque les policiers nous déposèrent, Tamara, Thandi et moi, au pied de la tour qui servait à l'embarquement du tout nouveau téléphérique. Les rumeurs de la ville s'étaient réveillées, depuis les jacassements des singes et jusqu'aux sirènes des navires entrant dans le Port. C'était la première fois que je m'approchais de cette merveille de la technologie, inaugurée par le Consul en personne à grand renfort de mots comme « progrès », « civilisation » et « modernité ». Pressentant les élections, il avait même déclaré qu'il participait à l'harmonie sociale, car il reliait la pointe de la Termitière, le quartier pauvre, au pied de la Colline des Trente Colonnes, un endroit bien plus cossu et verdoyant. Mais ce n'était pas le meilleur moment pour admirer cette nouveauté. J'y jetai un regard las en payant les tickets, puis je rejoignis mes compagnes sur un banc de fer en forme de lotus. Le système de rouages

géants et la gigantesque chaudière vernie pour la protéger de l'air salé étaient à l'abri derrière une grille de fer forgé imitant des lianes. Ces dernières formaient un filigrane de métal qui grimpaient le long de la tour en fonte constellée de rivets. À son sommet était suspendu le câble où se balançait la nacelle. Sa coque de bois et de cuivre poli luisait faiblement au soleil levant. Les premiers passagers faisaient la queue pour les billets, achetaient des bananes frites, des nouilles ou des criquets grillés aux marchands ambulants. Ils nous jetèrent des regards surpris et plissèrent le nez en humant les effluves d'ordures que nous dégagions.

Le premier départ n'allait pas tarder à être annoncé. Nous grimpâmes péniblement les marches métalliques qui menaient à l'embarcadère en haut de la tour, puis nous nous assîmes en silence dans la nacelle. Son balancement nous berçait. Tamara s'adossa à la vitre et ne tarda pas à somnoler, dodelinant de la tête. Thandi et moi avions encore trop d'adrénaline dans les veines pour imiter son exemple. Les questions décousues se bousculaient dans ma tête. D'où venait ce démon ? Pourquoi ? Y en avait-il d'autres ? Je me forçai à abandonner ces pensées. Pour l'instant, j'étais juste heureuse d'être en vie. J'allais penser Tamara, boire un grand thé, prendre une douche et aller me coucher. J'allais laisser Tanit, censée revenir au petit matin, s'occuper de notre cabinet.

Un coup de gong assourdissant signala le départ. Il y eut un gémissement de métal. À vingt mètres sous nos pieds, on entendit le sifflement de la vapeur forcée à travers le moteur et les gigantesques rouages, en contrebas, s'enclenchèrent dans un bruit de forge. La nacelle s'ébranla, puis s'élança

au-dessus de la baie. J'embrassai distraitement du regard la splendeur du paysage. Jarta, ses maisons bigarrées, ses tours et ses coupoles, émergeait des brumes du matin. J'avais toujours éprouvé une fascination étrange envers cette cité hétéroclite, pleine de contradictions, grouillante de vie et d'énergie comme un marigot grouillait d'insectes. Juste à ma droite, les cahutes bancales de la Termitière s'entassaient les unes sur les autres. La fumée des poêles où l'on préparait le petit déjeuner se mêlait à la brume fétide et soufrée venant des usines du Delta. De longues queues animées s'étiraient devant les pompes à eau.

Mais le quartier disparaissait déjà derrière moi.

La fatigue s'abattit soudain sur mes épaules comme un manteau de plomb. Pour rester éveillée encore un peu, je me concentrai sur le paysage. Après tout, je n'avais jamais vu ma cité d'aussi haut. À présent, sous mes pieds s'étendait le Port, avec ses entrepôts, ses boutiques, ses auberges, ses tavernes et ses quais, déjà noirs de monde, tout comme la Baie était noire de navires. Un gigantesque cuirassé, hérissé de dizaines de canons, évoquant un crustacé de métal, se mettait à quai. Un instant, je fus vaguement alarmée. Était-ce une invasion ? Mais non. Ses canons étaient sagement levés vers le ciel. Je poursuivis mon examen.

Derrière le Port montait la Vieille Ville avec ses coupoles polychromes, ses tours pointues et ses toits pentus, où les ruelles étroites se combinaient aux avenues et les anciennes maisons aux immeubles modernes dans un ensemble biscornu. Les vieux palais aux façades exubérantes, surchargées de sculptures et de vitraux, côtoyaient des immeubles modernes en

briques jaunes, des villas en pierre et des bâtiments en bois aux toits plats surmontés d'auvents. Cet assemblage évoquait toutes les époques et tous les pays. C'était bien Jarta. Ici, on croisait Îliens, Ilharites, Izènes ou Ivars. Les Vazirs faisaient affaire avec les Déjoués ou s'escroquaient mutuellement, selon les jours. Les Méralais travaillaient aux côtés des Gurtains, les Érites épousaient des Guerches et inversement. Même une ancienne guerrière nadinite comme Tanit, et une ancienne chirurgienne parassie comme moi-même, étaient parvenues à s'associer pour ouvrir un cabinet de sorcellerie, alors que la guerre faisait rage entre nos nations respectives, de l'autre côté de la Mer de Saphir. Jarta avait toujours été un port franc, libre et riche, ne se soumettant à aucune nation, aucune religion, aucune idéologie, si ce n'était celle de l'argent. Ses citoyens considéraient fièrement que c'était le seul langage commun à tous les hommes. Au cours des siècles, la ville avait attiré des individus des quatre coins des deux Continents et au-delà. Cela se reflétait dans son architecture comme dans chaque facette de son existence.

Au milieu de ce mélange de styles émergeait la colline de la Citadelle avec le palais du Consul à son sommet, resplendissant à la lumière du soleil levant. Le vaste toit à colonnes de la Bourse s'étalait à ses pieds. À quelques jets de pierre étincelait la coupole du temple de Kel, le Commandeur de la Prospérité, de l'argent, des actions, des profits et des dividendes, le plus grand dieu de Jarta.

Un cahot de la nacelle me tira de mon hébétude. La partie est de la cité, avec ses parcs et ses jardins, apparut devant nous. La Colline des Trente Colonnes, ainsi nommée à cause



du palais qui s'y dressait jadis, se rapprochait. Combien de temps encore l'endroit allait-il rester un havre de verdure sous l'assaut des promoteurs immobiliers ? Il valait mieux ne pas y penser.

Arrivées à destination, nous descendîmes Tamara tant bien que mal sur la terre ferme et je hélai un rickshaw à vapeur. Le chauffeur perché au-dessus de sa chaudière commença par refuser de nous prendre à la vue de nos vêtements sales, mais moyennant un triplement de ses tarifs, il finit par nous amener jusqu'à ma porte. Heureusement, aucun voisin n'était encore dehors pour voir le spectacle lamentable que j'offrais.

Nous étions en train d'enlever ce qui restait de nos chaussures dans le vestibule lorsque Prathiba, ma gouvernante, et Jihane, ma fille, firent leur entrée. Prathiba dans sa tunique impeccable, ma fille en chemise de nuit froissée avec les reliefs de son petit déjeuner dessus. Malgré tous mes efforts, elle arrivait toujours à parsemer ses vêtements des miettes de pain quand je n'étais pas là pour la houspiller. Si, en gouvernante parfaitement stylée, Prathiba se contenta d'un « Bonjour Madame », ma fille ouvrit de grands yeux :

— Mais qu'est-ce qui t'est arrivé, Maman ? Tu pues comme si tu sortais d'un égout.

— On a chassé un démon dans les Sept Cadrons, fis-je d'un ton las.

— Whoa...

Là, même Jihane réalisa que ce n'était pas le moment. Elle n'était quand même pas totalement stupide. Prathiba revint avec mon matériel de chirurgie et j'entrepris de réduire et plâtrer l'avant-bras de Tamara.

— C'est vraiment pas le jour, grogna-t-elle en grimaçant. J'avais une visite urgente à faire pour une cliente ce soir.

— Ce n'est pas grave, on la fera à ta place, promis-je.

La journée n'allait pas s'avérer simple. Mais il n'y avait pas de repos pour une sorcière à son compte. J'espérais de tout mon cœur que le navire de Tanit serait à l'heure.

Une heure plus tard, Tamara, chargée de laudanum, dormait dans la chambre d'amis, tandis que Thandi et moi prenions un petit déjeuner après une douche rapide. Mes yeux commençaient à se fermer tous seuls. Mais notre cabinet allait ouvrir dans deux heures. Si mon associée était en retard, retenue par quelque tempête, j'allais devoir y aller moi-même, affronter une nouvelle journée de travail. Fichu métier ! À la place de mon thé habituel, je me pris deux tasses de café.

### 3

---

## Le prix du *Pouvoir*



TANIT

Je m'accoudai au bastingage et laissai échapper la fumée du cigare dans le ciel étoilé. Au sud, au-delà du Détroit Noir, une guerre dingue dont on avait oublié l'origine faisait la fortune des marchands d'armes depuis vingt ans. Au nord, à l'ombre des Treize Montagnes, une autre encore plus cinglée faisait rage entre des gosses envoyés au casse-pipe par des prêtres déments. Un peu plus à l'est, un vieux conflit larvé où chacune des dix-huit factions cherchait à éliminer les autres finissait de consumer les marches du désert. Mais ici, sur ce paquebot au milieu de la Mer de Saphir, tout était paix et beauté, luxe, calme et volupté.

Je m'étais presque emmerdée ces derniers jours. Parfois, j'étais à deux doigts de regretter le temps de la guerre, lorsque l'on jouait, buvait et baisait comme si chaque soir était le dernier et l'était souvent. Au moins, on n'avait pas le temps de

s'ennuyer dans les rangs du Bataillon Fantôme de Nadinh. Depuis que je l'avais quitté, je m'étais reconvertie dans une activité bien plus pacifique et lucrative, mais peut-être trop pour moi. Je laissai tomber le mégot du cigare dans la mer. J'étais de sale humeur. Le Frelon n'avait donné aucune nouvelle depuis deux mois. J'avais besoin d'action. Il était temps de rentrer.

Comme en réponse à mon impatience, un rugissement métallique remonta des tripes du palais flottant. Le sol se mit à vibrer sous mes pieds. Une cloche retentit quelque part à l'arrière et le paquebot s'ébranla vers l'ouest, vers Jarta, tandis qu'à l'est le ciel s'éclaircissait imperceptiblement. Un béhémoth surpris sortit sa tête et replongea dans une gerbe d'eau dont je fis les frais. Les vagues qu'il dégagèrent firent tanguer le navire.

Deux heures plus tard, je me mettais dans la file pour débarquer. Par-dessus le barouf du quai, j'entendis la voix aiguë d'un petit crieur de journaux :

— Un démon dévaste les Sept Cadrons ! Un démon dévore un bébé dans les Sept Cadrons ! Achetez le *Miroir de Jarta* ! Demandez les dernières nouvelles...

Quoi ? C'était sérieux ? D'où sortait-il, celui-là ? On ne pouvait même pas prendre quelques jours de congé sans retrouver cette cité en plein bordel ! Enfin, plus de bordel que d'habitude. Dès que je mis pied à terre, j'achetai le canard et le parcourus, au risque de me faire piétiner par la foule. Sur la première page, il n'y avait que la photo du plus grand beffroi qui surplombait le quartier et le titre :

*Un démon dans les Sept Cadrons*

*Hier soir vers dix heures, un démon capable de prendre l'apparence d'un être humain a semé la terreur dans les taudis des Sept Cadrans. Sa neutralisation a nécessité l'intervention de l'armée, des forces de police et de sorciers qui ont livré un combat héroïque à coup de boules de feu...*

Quelle partie de l'article était vraie ? Personne ne combattait sérieusement les démons à coup de boules de feu. Et y avait-il réellement eu un démon ? Padmé avait-elle trempé dans l'histoire ? Je coinçai le journal sous un bras, empoignai ma valise et me mis en quête d'un rickshaw à vapeur.

Une heure plus tard, le rick', un vieux tape-cul anémique et grinçant, gravissait péniblement la côte vers la nouvelle baraque de Padmé. J'avais acheté en route tous les canards du matin et tous causaient du démon en première page. C'était sérieux. Les rues étaient encombrées de livreurs de charbon, de glace ou de lait et les trottoirs de gosses allant à l'école avec leurs gouvernantes. Le quartier était rupin, mais pas encore trop tape-à-l'œil. Les vrais richards habitaient des hôtels particuliers de la Vieille Ville ou des palais qu'ils s'étaient fait construire à l'extérieur, loin de la plèbe, entre le Lac des Trois Licornes et la mer. Les Trente Colonnes, c'était le domaine des avocats, toubibs, ingénieurs, notaires, sous-directeurs de banque et autres individus tout aussi rasoir. Cela convenait parfaitement à Padmé, une mère de famille respectable au verbe onctueux qui servait le thé avec l'élégance de la vieille noblesse parassie d'où elle était issue. Ne me demandez pas ce qu'on fiche ensemble : les contraires s'attirent, paraît-il.

Le rick' s'arrêta dans un soupir d'agonie et de vapeur devant sa maison au fond d'une rue ombragée. Un gremlin m'examina

d'un sale œil du haut du toit. Encore l'une des bestioles à moitié apprivoisées qu'appréciait Jihane. J'appuyai sur la sonnette dont j'entendis le bruit strident à travers toute la maison. Un truc électrique. On n'arrête pas le progrès. Prathiba vint m'ouvrir presque immédiatement. Elle avait l'air encore plus constipée que d'habitude. Sans un mot, elle me guida vers la salle à manger.

Padmé et Thandi étaient assises à la table du petit déjeuner, tirant des tronches aussi sombres qu'une porte de taule. Une mèche couleur minuit s'échappait de la natte de mon associée. Une telle négligence ne pouvait signifier qu'une chose : c'était sérieux. Je brandis le journal sans perdre mon temps en salutations.

— Alors, qu'est-ce que c'est que cette foutue histoire de démon ?

— Un changeforme, fit Padmé d'une voix éteinte.

L'un des pires démons connus.

— Hein ?

Toutes les deux acquiescèrent.

— D'où sortait-il ?

— On n'en sait rien. On a juste réussi à le tuer avant qu'il ne fasse un carnage. Il a failli avoir Tamara, articula Thandi.

— Au fait, ta carabine marche très bien, ajouta Padmé.

Je m'assis et me versai du caoua dans un de ces trucs minuscules qu'elle appelle des tasses. Les démons n'apparaissent pas au hasard. Soit il y avait eu une perturbation du *Pouvoir* suffisante pour créer une faille entre leur univers et le nôtre, mais nous l'aurions sentie, soit quelqu'un avait réussi à se dégoter un tellion atlante ou un autre talisman à démons. Un

autre bruit de sonnette retentit. Prathiba revint avec Adnan, la mine tout aussi défaite que celles de mes cofrangines, les deux mains emmaillotées dans d'épais pansements.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Le paiement du *Pouvoir*, fit-il sombrement. J'ai brûlé les pattes du démon pour lui faire lâcher Tamara. Alors ce matin, la bouilloire s'est renversée sur mes mains.

Pour ceux qui s'imaginent que la magie est aussi simple qu'un bonjour, sachez que si vous en usez sur un être vivant, qu'il fût homme, démon ou limace, vous subirez son sort. Si vous lui brûlez les pattes, vous-même, vous vous brûlerez les mains, dans deux minutes, deux jours ou vingt ans. C'est le principe de compensation. *Pouvoir* et Destin sont inexorablement liés. Certains affirment même que chaque sortilège raccourcit votre existence de quelques secondes... minutes ou jours.

Sans commentaire, Padmé se leva, alla chercher sa trousse de chirurgie, défit les pansements et entreprit d'évaluer l'étendue des dégâts. Les mains étaient rouges, gonflées et couvertes de cloques.

— Premier-deuxième degré, grommela-t-elle. T'en as pour trois semaines.

Elle entreprit d'enduire les brûlures d'onguent, tandis que la face grimaçante d'Adnan s'assombrissait encore davantage alors qu'il réalisait qu'il n'allait pas pouvoir se servir de ses pognes pour travailler. Il leva les yeux sur moi :

— Hum, Tanit, est-ce que je peux te demander un petit service ?

Je le voyais venir. Faire un job à sa place. Sa clientèle était des plus respectables. Autant dire que leurs affaires étaient

toujours vaseuses et exigeaient beaucoup de diplomatie. Mais dur de refuser dans cette situation.

— C'est quoi ?

— Je devais recevoir un client ce matin. Un type qui a exigé la plus grande discrétion. Je n'en sais pas plus.

— Ah, oui, ajouta Padmé d'un ton d'excuse. Tamara aussi avait un truc... Elle devait se rendre à une séance de spiritisme ce soir, pour savoir si la médium est une vraie. Pourrais-tu t'y rendre à sa place ? Elle est sûre que c'est une escroquerie, mais il lui faut tout de même rédiger un rapport d'expert...

Et voilà. Cette fois, je me retins de faire la grimace. Le spiritisme, c'était un truc de Nordiste. Vu que le cabinet de Tamara jouxtait aussi le quartier des Canaux, elle en avait un certain nombre parmi ses clients. Ils avaient commencé à emménager en masse dans la cité depuis une vingtaine d'années. Pas le dessus du panier, d'un point de vue nordiste : ceux qui ne rentraient pas dans le moule, qui ne croyaient pas en la Voie, en la supériorité innée des descendants de Vazi sur le reste du monde, celle des hommes sur les femmes ou encore dans les bienfaits du corset, de la crasse ou d'une diète à base de choux. Cependant, on ne se débarrassait pas comme ça des vieilles habitudes. Ils vivaient toujours entre eux et nombre de leurs gosses nés dans la cité professaient un attachement à leur religion qui effarait leurs parents. Leurs croyances sur la mort voulaient que les âmes des défunts errent pendant quelques siècles sur la face du monde jusqu'à trouver la Voie de l'Illumination qui menait vers l'au-delà. Pendant ces siècles d'errance, on pouvait la contacter à travers un médium spirite. Bref, un



truc ennuyeux au possible. Mais je fis contre mauvaise fortune bon cœur :

— Bien sûr.

— Tamara m'a écrit quelques notes. Il s'agit de la fille d'Oswald Carfax.

Le roi des canons, obus et autres armes lourdes. Je me servis un autre café. Je voyais le tableau : les femmes nordistes cultivaient la stupidité comme d'autres cultivaient les roses. Elles en étaient très fières car cette pureté d'esprit leur promettait de trouver facilement la Voie dans l'autre monde. Cela les rendait incapables d'exercer tout métier lucratif. Certes, il y avait des exceptions comme Cassa, notre secrétaire, mais elle ne faisait que justifier la règle. Et plus ces femmes avaient des familles riches, moins elles en savaient. Cela en faisait des pigeones rêvées. C'était sans doute pour ça qu'il leur était interdit de sortir seules. La journée s'alourdissait de minute en minute. J'allais être à la bourre au cabinet, mais les priorités avaient changé.

— Allez-vous me raconter ce qui s'est passé, au juste ?

Padmé me résuma l'affaire d'une voix pâteuse tout en s'affairant à ses bandages. J'ai toujours été épatée par l'énergie qu'on pouvait trouver dans une si petite chose.

— D'où sortait ce changeforme ? demandai-je, aussi perplexe que les autres.

— Là, je suis trop fatigué pour penser, souffla Adnan.

— Et pourquoi les Sept Cadrons ? Un gangster aurait-il mis la main sur un talisman pour régler ses comptes ?

— Ou au contraire les membres d'une ligue de vertu...

— Pour une fois, la police pourrait faire un effort et enquêter. C'est leur travail, non ? grommela Thandi.

— Ils ne connaissent rien à la magie, objecta doucement Padmé.

— Ils devraient depuis le temps ! Les criminels finiront par s’y mettre !

— Je les connais, ils auraient été capables de nous accuser d’avoir fait venir ce démon nous-mêmes, si tu ne l’avais pas tué, ajouta Adnan.

Je pointai la liasse de journaux.

— C’est déjà fait.

J’en tirai *La Vérité de Jarta*, la pire feuille de chou de la cité. En bas de la page, on pouvait lire :

*... Ces phénomènes étranges et dangereux pourraient être liés à l’activité de certains sorciers et autres praticiens de la magie présents dans notre ville...*

— Saperlotte, grogna Padmé, les choses vont toujours trop vite, ici. Mais ça va dans le sens de ce que j’ai toujours dit. Nous sommes trop gentils. Nous devons créer une association professionnelle avec des statuts, un règlement, et défendre nos intérêts sur la place publique avant de nous faire totalement écraser...

Par la chiasse de Nalit, quelle horreur ! Je fis la grimace :

— Et ça en sera fini de notre individualité, de la liberté, de l’indépendance, de la créativité...

— Autrefois, les sorciers avaient une guilde ici, objecta pensivement Adnan.

— Il y avait la Société des Mages sur ce continent, ajouta Thandi.

— Ne me dites pas que vous voulez créer un truc comme ces empaffés du Magistère à Grande Courbe ou ces tordus de la Société des Arcanes !

— Non, mais un minimum. Au moins pour montrer au public que nous sommes des gens sérieux. Et puis, cela nous donnera un peu de poids en général. Regarde comme la police nous a traités cette nuit ! Ils n'ont même pas voulu aider Tamara !

— Ouais, renchérit Adnan. On a risqué notre peau et pas l'ombre d'un dédommagement, pas un merci, rien !

---

## Policiers, clients et journalistes



ᵀᵀᵀᵀ

La sonnerie de la porte retentit une nouvelle fois. Je craignais de voir débarquer un journaliste, mais ce n'était que l'Inspecteur Kwazi.

Padmé redressa sa petite silhouette de moineau, tentant de prendre une expression aimable.

— Le bonjour, Inspecteur. Je vous en prie, asseyez-vous.

Il s'assit au bord d'une chaise, visiblement mal à l'aise.

— Comment allez-vous ce matin ?

— Bien, bien...

Il indiqua les bandages d'Adnan.

— Mais c'est à vous qu'il faut poser la question, je suppose.

— À peu près, mais pas grâce à vous.

— Vous m'en voyez désolé mais je ne faisais que suivre le règlement...

Il prit la minuscule tasse de café en porcelaine de Yartège que lui présenta Prathiba.

— Comment est la situation aux Sept Cadrans ? s'enquit Padmé d'un ton urbain.

Même crevée, les bonnes manières étaient sa seconde nature.

— Bien, ma foi. Les habitants ont regagné leur domicile et nous avons transporté le cadavre de... la bête chez le Docteur Gamal pour une autopsie.

— Qu'est-ce qui vous amène alors ? demandai-je.

— Eh bien... J'aurais voulu avoir plus d'informations sur ce démon.

— Nous vous avons dit à peu près tout ce que nous en savions hier soir.

— Ne pouvez-vous effectuer quelques recherches pour en apprendre davantage ?

— Hum, cela va demander beaucoup de travail, articula Thandi, d'un ton beaucoup moins aimable. Et peut-être une visite à des bibliothèques dans des pays éloignés...

— Ah...

Au-dessus de ses pansements, Padmé fronça les sourcils :

— Si la police veut nous faire effectuer des recherches, elle se doit de nous payer au tarif habituel pour notre temps et notre expertise.

Il y eut un silence pendant lequel ces paroles s'insinuaient dans les circuits de son cerveau de flic. J'en profitai pour ajouter :

— Vous payez bien les chimistes, physiciens, ingénieurs et autres experts auxquels vous faites appel pour vos enquêtes, je suppose ?

— Hum, oui, mais je n'ai pas de ligne budgétaire pour les sorciers...

— Eh bien, il vous faut en créer une, répliqua Adnan d'un ton faussement bonhomme.

— C'est que... J'aurais besoin de ces informations assez rapidement. Si un autre démon apparaissait...

— Sans doute devrez-vous faire appel à l'armée comme hier, Inspecteur, grommela Padmé en terminant d'emmailloter les mains de notre confrère.

— Vous vous fichez vraiment de la sécurité du public !

— Mais enfin, depuis quand un service est-il gratuit, à Jarta ? coupai-je. Si la police a besoin d'une sorcellerie de qualité pour son enquête, elle doit en payer le prix !

L'homme me fusilla du regard, mais ne répondit pas. C'était la pure vérité. Jarta était la cité du fric, depuis des siècles et des siècles. Le mot « gratuit » était presque considéré comme une grossièreté. Un objet gratuit n'avait pas de valeur, même s'il s'agissait d'un diamant.

— Je vais voir ce que je peux faire, finit par articuler l'homme de loi.

Il posa délicatement sa tasse sur la table. Il faisait bien, Padmé était notoirement maniaque avec sa porcelaine.

— Merci pour le café.

Comme je fis un détour par chez moi, je n'arrivai au cabinet qu'en fin de matinée. J'ouvris la porte sur la salle d'attente pour demander à Cassa, notre réceptionniste-secrétaire-femme à tout faire de ne prendre aucun client jusqu'au lendemain pour laisser à Padmé le temps de se reposer, mais j'y découvris un

type râblé à la cinquantaine dégarnie. Son visage aux paupières lourdes s'ornait d'une moustache tombante. Sous sa tunique sobre, couleur de terre, je reconnus les contours d'un bras gauche mécanique. La main était dissimulée sous un gant. Son attitude, raide et sérieuse, puait le haut fonctionnaire. Qu'est-ce que les huiles de la cité nous voulaient encore ? Je collai un grand sourire sur ma figure et l'invitai à entrer d'un geste. Il vint s'asseoir, droit comme un manche à balai, et tira de sa serviette une liasse de papiers.

— Que puis-je faire pour vous, Monsieur... Monsieur ?

— Saban Casimir, fit-il d'une voix qui évoquait un outil de métal : froid et impersonnel. Je suis le Quatrième Assistant du Consul.

Celui qui était en charge de la sécurité. Une montagne d'emmerdes sur pattes.

— Je devais voir votre confrère, Maître Tuan, ce matin, mais comme vous le savez peut-être, il a été blessé lors des événements de cette nuit aux Sept Cadrons. Cependant, il m'a envoyé un billet en vous recommandant et vantant chaudement vos qualités investigatrices.

Merci, Adnan.

— C'est très flatteur, dis-je d'un ton mielleux. Quel est votre problème ?

— Naturellement, cette affaire est confidentielle. Une affaire d'État.

Adnan, je te revaudrai ça.

— Vous pouvez compter sur notre discrétion.

— Comme vous le savez sans doute, nous recevons la visite de l'ambassadrice plénipotentiaire de Yartège, Son

Altesse Astarté, Septième Épouse de l'Empereur. C'est la première visite d'un dignitaire yartègien hors de son pays depuis trois cents ans. Les traités que nous espérons signer avec elle incluent l'exclusivité sur l'importation d'émeraudes, des tarifs douaniers réduits sur l'huile de roche, des quotas élevés sur les achats de chocolat...

Si je l'avais lue, l'information ne s'était pas imprimée dans ma mémoire. Les pages « économie » des journaux ne m'intéressaient que très peu et les pages « politique » plus du tout. Cependant, je hochai gravement la tête pour bien montrer que l'importance de cet événement ne m'avait pas échappé.

— Lors de cette visite, nous comptons lui offrir un certain nombre de présents, dont un échiquier de jade que nous avons déjà donné à l'ambassadeur précédent, lors de sa visite il y a trois siècles.

Je fronçai les sourcils. Casimir leva la main et consulta ses notes.

— Je vais vous expliquer. Voyez-vous, à l'origine, l'objet appartenait sans doute déjà aux empereurs de Yartège. Cependant, lors de la période de troubles qui suivit la disparition de la magie, leur palais fut pillé plusieurs fois. Nous ne savons comment, mais l'échiquier et une partie des pièces se retrouvèrent en la possession d'un marchand-aventurier qui le vendit au Consul Melchior III. Il l'offrit à l'ambassadeur de l'Empereur Mensah l'Usurpateur lors de la signature d'un traité assez similaire à celui que nous comptons négocier cette fois. Cependant, sur le chemin du retour, le navire de l'ambassadeur fut coulé par le fond par des pirates stésiens. Peu de temps après, les Archives Consulaires furent ravagées par un



incendie qui détruisit nos exemplaires du document. Lorsque Mensah fut renversé, son successeur s'empressa de proclamer que cet accord n'avait jamais été signé et l'ambassade n'avait jamais eu lieu, une position qu'ont maintenue tous ses successeurs.

Traités, ambassadeurs, consuls, empereurs... Ils pouvaient aussi bien disparaître dans la pogne gauche du Dieu Tricheur : je n'y connaissais rien à l'histoire de Yartège, comme de Jarta, mais j'opinai d'un air entendu.

— ... Il y a quelques mois, l'échiquier et trois pièces ont été retrouvés par des archéologues dans la tombe sous-marine d'un prince pirate, continua le fonctionnaire. Nous nous sommes empressés de les acheter. Et voilà qu'ils ont disparu hier après-midi.

— Heu... Je vois le problème, mais cela concerne plutôt la police.

— Elle est déjà sur l'affaire. Cependant, d'après la légende, l'objet aurait des propriétés surnaturelles : l'un des archéologues qui l'a trouvé affirmait qu'il émettait des ondes magiques et une vague légende prétend que les pièces se déplaçaient toutes seules sur les ordres du joueur. Nous pensons que, peut-être, vous pourriez retrouver sa trace en heu... percevant ces ondes.

Je hochai la tête.

— Possible. À quoi ressemblait-il ?

— À un damier de jade vert et blanc d'une trentaine de centimètres de côté. Chaque carré était gravé d'un motif décoratif. Les trois statuettes, le pion, l'éléphant et le phénix, sont des figures de jeu yartégiennes traditionnelles de la heu... Période

Primitive, en ivoire et en jade sur un socle en or, incrustées de pierres précieuses.

Une seule de ces figures aurait coûté l'équivalent de l'une de ces villas luxueuses au bord du Lac des Trois Licornes. En tant qu'ancienne voleuse, j'en savais quelque chose. Mon intérêt se réveilla. Un intérêt purement professionnel, bien entendu.

— Voyons... où était-il lorsqu'il a disparu ?

Casimir ébaucha une grimace :

— Sur le bureau du Consul tout simplement. Il y avait aussi d'autres objets qui attendaient d'être examinés par le Professeur Arthème Vortiger, expert en antiquités yartégiennes, l'après-midi même. Nous étions particulièrement anxieux d'avoir son avis sur l'échiquier. En plus des ondes magiques, l'archéologue qui l'a découvert avait émis l'hypothèse qu'il contenait un compartiment caché où l'on avait l'habitude de mettre des documents précieux. Nous espérions qu'il s'agissait des plaquettes d'ivoire sur lesquelles avait été gravé le précédent traité. Nous aurions pu les présenter à l'ambassadrice comme base de nouvelles négociations.

Il jeta un coup d'œil à ses papiers.

— Le Consul s'est absenté de son bureau pendant une heure pour une autre affaire. Lorsque le Professeur est arrivé, nous nous sommes rendu compte que l'objet avait disparu.

Je ne pus dissimuler totalement ma surprise.

— Hum. Comment est organisée la sécurité au palais du Consul ?

Casimir secoua la tête.

— Je ne peux vous en révéler tous les détails, mais sachez que tous les accès possibles à l'Aile Privée sont entièrement

sécurisés. Il ne serait même pas possible d'y entrer par le toit et nous avons muré toutes les portes des caves. Cependant, l'intérieur n'est pas particulièrement gardé. Tout le personnel est là depuis des années. Cela permet au Consul et sa famille de se déplacer sans contrainte.

C'était toujours rassurant de savoir qu'on rentrait dans le bureau privé du Serviteur Suprême de la cité comme dans un moulin. Ayant grandi dans un État policier où même le menu royal de la semaine précédente était un secret d'État, je ne m'étais toujours pas faite à la sécurité minimaliste de Jarta. Cependant, les rouages de mon cerveau commençaient à s'enclencher. Et au lieu de tourner comme un train d'engrenages bien ordonné, ils partaient dans toutes les directions.

— Je suppose que cet objet a une grande valeur, commençai-je pour dire quelque chose.

— Certes, mais j'imagine mal un simple voleur dans le palais. D'autant plus qu'il y avait des objets bien plus chers et moins encombrants sur ce bureau... sans compter quelques documents.

— Je vois...

Même si je ne voyais pas bien justement. Mais être dans les petits papiers des autorités pouvait s'avérer utile, aussi je continuai :

— Y avait-il des personnes de l'extérieur dans l'aile privée ?

— La fille de Son Excellence fêtait son anniversaire. Elle avait invité plusieurs amies. De jeunes personnes de la meilleure société que l'on imagine mal voler quoi que ce fût. Cependant, nous sommes en train de vérifier les emplois du temps de chacune d'entre elles.

— Un pari d'adolescentes, peut-être ?

— Peut-être, mais je pense que l'objet aurait réapparu.

— Combien de personnes étaient au courant de sa présence dans les appartements du Consul ce jour-là ?

Casimir se mit à compter sur ses doigts :

— Eh bien, les gardes chargés d'amener les cadeaux diplomatiques du Trésor jusqu'au bureau, mais ils n'avaient reçu la liste des objets que le matin même.

Donc, peu de temps pour préparer le vol.

— Les domestiques qui préparèrent le bureau, les membres du Cabinet Privé et le Professeur Vortiger qui devait faire les expertises.

Ça faisait beaucoup de monde. Aïe.

— Ces personnes étaient-elles tenues au secret concernant cet objet ?

— Mmm... Les gardes et les domestiques sont tenus à un devoir général de réserve. Cependant, aucune consigne particulière n'avait été donnée au Professeur, d'autant plus qu'il avait précisé d'emblée qu'il pouvait avoir à consulter quelques confrères.

Là, ça faisait vraiment beaucoup de monde.

— Pour être franche, je ne serais pas surprise qu'il ne réapparaisse bientôt dans une vente aux enchères très privée. Ne pouvez-vous pas le remplacer par un autre cadeau diplomatique ?

Le fonctionnaire hésita.

— Mmm... Le Consul espérait que le deuxième exemplaire du traité était réellement dissimulé à l'intérieur. Et surtout, il a déjà mentionné l'existence de cet échiquier au héraut de Son Altesse. Si nous ne le produisons pas, elle peut le prendre

comme une insulte. Les Yartègiens sont terriblement susceptibles... Il en va de l'honneur de la cité !

Ça, je m'en fichais comme de mon premier flingue.

— Qui aurait eu intérêt à ce qu'il disparaisse ?

Casimir glissa ses notes dans sa serviette de sa main articulée. Un pur produit de technologie yartègienne, justement. Elle avait dû lui coûter une fortune.

— Ma foi... Tous les États du Continent ouverts sur la Mer de Saphir, voire au-delà, voudraient être à notre place et signer les premiers accords commerciaux avec Yartège. Son Altesse Astarté elle-même ne serait pas ravie de voir réapparaître le traité précédent, ou même un objet qui en rappelle l'existence. Enfin, les opposants politiques yartègiens en exil dans la cité ne voudraient pas voir l'empire étendre son influence...

— Personne parmi le personnel ne nourrit de sympathies pour ces Compagnons de la Liberté ?

— Non, j'en suis certain. Ils ne sont pas plus de deux cents et depuis l'annonce de l'arrivée de l'ambassadrice nous les surveillons discrètement.

La liberté et la démocratie ne devaient pas gêner les affaires.

— Donc, en résumé : il s'agit d'un objet dont n'importe qui dans les Appartements Privés aurait pu s'emparer et dont la valeur semble actuellement aussi bien marchande que politique. Ai-je bien compris ?

Il hocha la tête.

— Tout à fait.

— Qu'attendez-vous de moi, exactement ?

— Que vous accompagniez l'un de mes agents ou moi-même lors de ces visites chez les demoiselles présentes au

goûter de la fille du Consul et que vous nous signaliez s'il existe une aura magique chez elles.

— Elles peuvent posséder un talisman familial.

— Ah... Pourrez-vous distinguer l'aura de cet échiquier de celle d'un talisman ?

— Pas si je ne l'ai jamais senti auparavant.

— Eh bien, nous devons nous en contenter. Par ailleurs, je suppose que vous avez... des contacts sur le marché magique... Vous pourriez les interroger pour savoir s'ils n'ont pas entendu des rumeurs...

— Je doute de recueillir la moindre information de cette manière...

— Je vous serais néanmoins reconnaissant d'essayer toutes affaires cessantes. Nous vous paierons le double de vos tarifs. Le quadruple, si vous obtenez une information qui nous permettra de retrouver cet objet...

Voilà un type selon mon cœur.

— Je vais voir ce que je peux faire. Et pour les visites à ces demoiselles... Quand comptez-vous procéder ?

— Bientôt. Nous vous le ferons savoir.

Après le départ de mon encombrant mais lucratif visiteur, j'allais fermer le cabinet pour quelques jours, mais affolés par les nouvelles, deux chalands vinrent me réclamer des amulettes anti-démons et Cassa ne parvint pas à les repousser. Je perdis pas mal de temps à leur expliquer que personne ne savait encore fabriquer des trucs semblables. Pas de doute, des dizaines de charlatans allaient se faire du fric dans les prochains jours. Je songeai un moment à accrocher un panneau avec la mention « Ici, on ne vend pas d'article anti-démon »,

mais je décidai que ce ne serait pas classe. On n'était pas de vulgaires boutiquiers.

En début d'après-midi, passablement à cran et à crocs, je sortis bouffer. Je pris le chemin d'un troquet populaire plein à craquer, empli de gouaille et de vacarme, aux longues tables de chêne. La cuisine se trouvait directement au fond de la grande salle. Après une enfance affamée dans les rues miteuses de Kéti, j'adorais regarder les chaudrons fumants de soupe se balancer au-dessus des brasiers, des cuisiniers débiter des saucisses au kilomètre et des marmitons rendus dingues par la chaleur courir dans tous les sens. Un grand tapis roulant passait au-dessus des tables, à hauteur du visage, avec des plateaux où reposaient des bols de nouilles, des brochettes d'agouti, des beignets de scorpion, des raviolis de légumes, des litchis, des tranches de canne à sucre, des pâtisseries, des verres de lait de coco ou de bière. Chaque fois qu'un client s'y servait, une cloche argentine retentissait en dessous et relâchait deux jetons qui descendaient jusqu'à la caisse le long d'un tuyau sous l'œil vigilant des serveurs : un jeton pour le plat et un pour la place où il avait été pris.

Je m'assis entre une couturière de l'atelier voisin et un chauffeur de rick', puis me servis un bol d'algues, une tranche d'autruche et un bock de bière. Je me mis à mastiquer tout en cogitant. L'histoire du démon était emmerdante en soi. Mais en plus, elle avait propulsé notre petite profession sur le devant de la scène. Ce n'était jamais bon. Ne dit-on pas « pour vivre heureux, vivons cachés » ? À trois mois des élections, « devant de la scène » voulait dire politique et j'en avais une trop longue expérience pour en espérer quoi que ce fût de

positif. Il ne manquait plus que ces politiciens nous imposent quelques contrôles idiots pour se payer une bande d'électeurs timorés. Quant à l'idée de Padmé... Ce n'était pas la première fois qu'elle voulait nous faire créer une espèce de syndicat. J'espérais juste qu'elle n'allait pas commencer à pousser ce projet. Des règles... Ce serait le début de la fin.

*(Fin de l'extrait)*



Tanit et Padmé, sorcières associées, ont du pain sur la planche : la confusion règne dans la cité millénaire de Jarta. En pleine période électorale, le gouvernement s'apprête à accueillir une délégation diplomatique de la plus haute importance. Mais des démons surgis à l'improviste sèment la terreur, tandis qu'un antique échiquier disparaît mystérieusement du palais du Consul. Membres d'une secte sinistre, médium étrange et nécromant renégat, tous semblent être à sa recherche. Tandis que leur enquête se révèle de plus en plus dangereuse, les deux sorcières s'interrogent... Quel secret cache l'échiquier de jade ?



*Un roman à deux voix porté par des héroïnes de caractère, une enquête trépidante dans une cité métissée... L'imaginaire steampunk d'Alex Evans s'illustre une fois de plus par sa richesse.*

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 18 €  
([clie](#))

En numérique : 5.99 €  
([clie](#))

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-881-9